



« *Une feuille et un stylo apaisent mes délires insomniaques/ loin dans mon exil, petit pays d'Afrique des Grands Lacs/ remémorer ma vie naguère avant la guerre...* » A écouter ce joli morceau du slameur Gaël Faye, on entendait déjà le bruissement de l'écriture d'un roman.

Petit Pays se dissimule dans une impasse, ombragée de manguiers, sur les hauteurs de Bujumbura, au Burundi, où chantent les souimangas, fleurissent les orchidées de M^{me} Economopoulos, prof grecque toujours heureuse de vous prêter un livre. C'est là, dans une épave de Combi VW, que se retrouvent Gaby, Gino, les deux jumeaux, le grand Armand, pour fumer des Supermatch, mâcher des chewing-gums Jojo et projeter des expéditions. Là aussi que, un an plus tard, la bande des cinq se transforme en gang, pour défendre le quartier et, un jour sur un pont, tuer à l'aide d'un bidon d'essence.

Petit pays de l'enfance perdue. Nous courons tous après la nôtre que le temps essaie de nous voler. Gaby, lui, et sa sœur et ses copains n'en ont pas été dépossédés, mais brutalement chassés. Il écrit : « **Je croyais être exilé de mon pays. En revenant sur les traces de mon passé, j'ai compris que je l'étais de mon enfance (...).** » L'attrance de ce roman, parfois naïvement surécrit (ou surédité pour le succès) tient d'abord à ce délicat floutage de deux exils. Il y a du Mark Twain dans l'air. On imagine Huckleberry et Tom pêchant avec la bande à Gaby, allongés dans les herbes, « **à quelques mètres d'un groupe d'hippopotames en pleins ébats amoureux** ».

Avec des yeux de journaliste – Mark Twain encore –, Gaël Faye tisse une trame discrète d'une exactitude intrigante, dans laquelle un enfant porte un regard d'enfant sur les fissures de son monde. On lynche un homme devant la poste, les barrages sont érigés, on expulse des gens de la mauvaise ethnie dans l'impasse, les blindés surgissent, on n'ose plus rentrer dans son quartier. Le roman témoigne, par la force des personnages, la justesse des atmosphères, de ces années 1993-1994 bien négligées des journalistes, en mettant à mal cet esprit de catalogue très français qui oppose, depuis le XIX^e siècle, le témoignage, le récit, la fiction.

Le cataclysme des machettes

Le lecteur suit les héros, un doute l'attrape par-derrière. Dès les premières pages, la maman, Yvonne, se tient un pas de côté. Sur la terrasse d'une villa de Bukavu, quand tout le monde s'extasie de la beauté du lac, elle accroche son œil au-delà, vers Cyangugu, au Rwanda, son pays. Ses conversations avec sa famille tutsi rwandaise transpirent le secret, la peur, la rébellion. Tels les animaux qui perçoivent les tremblements de terre avant les humains, elle anticipe le cataclysme des machettes avant les autres. A la fin des tueries, elle s'en va errer entre Kigali et Gitarama, retrouver les corps pourrissants des siens qu'elle enterre seule dans les cours. On la ramène chavirée. La folie qui s'empare d'elle de ne pouvoir partager ses fantômes avec ses enfants redessine les contours de son petit pays à l'image du Rwanda.

Vingt années passent en région parisienne. Gaël chante *Je pars*, et Gaby revient à Bujumbura. « **J'ignore encore ce que je vais faire de ma vie. Pour l'instant, je compte rester ici, m'occuper de maman, attendre qu'elle aille mieux. Le jour se lève et j'ai envie de l'écrire (...).** » Gaby, pas plus que Gaël, n'a vu les machettes ensanglantées, au contraire des gamins de leur âge au Rwanda. Mais leurs résonances, tourmentantes, puis l'éloignement de l'exil les encouragent à créer. Gaël sait « **sa chance** ». Il fonde l'histoire de Gaby dans l'Histoire, sans divagation, en pensant aux disparus et aux rescapés.